

— Oui, une vilaine affaire ! Écoutez : ces deux hommes qui sont venus ce matin sont deux criminels, et la jeune fille est la victime de leur plus criminel enlèvement ! comprenez-vous maintenant ? Savez-vous que si vous persistez à cacher leur fuite, nous croirons que vous êtes leur complice ; tandis qu'au contraire si vous nous dites la vérité, nous croirons tout naturellement que vous avez été payé pour ne rien dire et que vous l'avez promis, sans savoir qui ils étaient. Entendez-vous ?

Le vieux Laté se sentit dans une mauvaise passe, et il crut qu'il valait mieux pour lui d'avouer, croyant Cabrera hors de danger, que de nier et de passer pour complice.

— Eh ! bien, dit-il, avec une répugnance marquée, c'est vrai : il est venu ce matin deux messieurs et une jeune femme, qui se sont écartés cette nuit dans le bois. Ils ont acheté une de mes embarcations et m'ont fait promettre de ne pas dire qu'ils étaient venus. Mais je vous assure que je ne savais pas qui ils étaient ; je ne leur ai pas demandé, car ce n'était pas de mes affaires.

— Comment était habillée la jeune fille ?

— Je ne sais pas si c'était une fille ou une femme, mais elle avait une robe à raies bleues, un chapeau de paille, avec un voile vert.

— C'est ma fille ! ma Sara ! s'écria sir Arthur. Partons, M. Lauriot.

— A quelle heure sont-ils partis ? continua Lauriot.

— Vers le lever du soleil.

— Quelle espèce d'embarcation ont-ils pris ?

— Mon grand canot, car je n'avais à la côte que ce canot et mon grand esquif.

— Partons ! partons ! répéta sir Arthur. Ils ont bien de l'avance sur nous.

— Mangeons d'abord comme il faut, sir Arthur ; car nous aurons à faire route toute la nuit et une partie de la journée demain, sans manger.

Le reste du repas fut pris en silence ; chacun sentant l'importance de l'avis de Lauriot.

Quand ils eurent pris un bon repas, Lauriot leur dit :

— Maintenant, mes amis, chargez vos carabines ; mais ayez soin de ne pas mettre de capsules, en cas d'accident.

Pendant que ces hommes chargeaient avec précaution leurs armes à feu, Tom, qui était sorti pour examiner les embarcations, rentra tout effaré en criant : " Les pirogues sont disparues " !

— Malédiction ! Si vous ne nous dites pas où elles sont, s'écria Lauriot en saisissant le vieux Laté au collet, je vous mène en prison comme complices de ceux que nous poursuivons.

— Où est la vieille ? où est la vieille ? crièrent plusieurs voix à la fois.

— Oui, c'est elle, la vieille maudite, qui a enlevé les embarcations ! s'écria Tom ; je l'ai vu sortir de la cabane, au moment où nous nous mettions à table.

— Holà ! mes gens, apportez-moi une corde, une ceinture, quelque chose, pour que j'attache cet homme, pendant que nous allons aller à la recherche des pirogues.

Trim avait couru au bayou et ayant trempé sa main dans l'eau du bayou pour s'assurer de la direction du courant, rentra bientôt dans la cabane. Sir Arthur, qui l'avait observé, lui demanda ce qu'il pensait qu'il y eut de mieux à faire.

— Voici ce que moué penser ; la marée y li baissé, courant très fort, moué croyé pirogues gagné par en bas. Moué sûr la vieille femme pas capable pou mené li contre courant ; si vieille femme emmené li, l'éte par en bas. Il éte bon préné torches allumées et couri le long du bayou, peut-être nous trouvé li.

— Voici ce que vous allez faire, mes gens, cria Lauriot après avoir écouté le rapport de Trim ; armez vos carabines et tirez à fleur d'eau dans la direction du courant ; tirez aussi à travers les jones le long du bord de l'eau, à demi hauteur d'homme.

Tom et Trim allumèrent à la cheminée deux paquets de lattes de cyprès, et ils s'élancèrent dans la direction du bas du bayou, en agitant leurs torches, qui répandaient une grande lueur sur les eaux et au-dessus des jones. Au même instant la décharge de sept à huit carabines, vint assurer le vieux Laté que les ordres de Lauriot étaient sérieusement mis à exécution. Comme il ne savait pas au juste, où pouvait se trouver sa femme en ce moment, il eut peur qu'elle ne fut atteinte par les balles si elle était allée, comme il avait toute raison de la croire, le long du bayou pour amarrer les pirogues au fond de l'étang, formé par l'un des coudes du bayou, et dans lequel un remou entraînait toujours les pirogues, chaque fois que, par accident ou autrement, elles étaient détachées du rivage. Ces réflexions, jointes à la menace de Lauriot de le faire prisonnier, le déterminèrent à découvrir où devaient se trouver les embarcations.

Ajoutons ici néanmoins, afin de ne pas laisser le lecteur sous l'impression que Lauriot aurait voulu exposer ainsi sans raison la vie de la femme du vieux Laté, qui pouvait n'être pas coupable de complicité, qu'il avait recommandé tout bas à Sir Arthur, de faire tirer en l'air. Le vieux Laté, qui ignorait cette recommandation, avait véritablement cru que le feu était dirigé de manière à frapper toute personne qui pourrait se trouver soit sur les bords du bayou ou dans quelque embarcation sur l'eau ; et il était dans de cruelles transes, s'attendant, après la décharge, à quelque tragique événement.

— Mais vous n'êtes pas sérieux, monsieur, sûrement ! Savez-vous que si vous n'arrêtez pas vos gens, vous vous exposez à tuer ma femme, qui sera peut-être allée voir si elle ne trouverait pas les embarcations que le courant a peut-être détachées du rivage !

— Comment, vieux coquin, vous dites cela comme si vous vouliez me faire croire que vous ignoriez qu'elles fussent ou dussent être mises hors de notre pouvoir ! — Votre empressement à nous faire souper s'explique assez maintenant.

— Véritablement, je ne vous comprends pas, monsieur ; mais, si vous voulez dire à vos gens de ne plus tirer et si vous me relâchez, je vous aiderai à chercher les embarcations.